



Le cœur a ses raisons

PAR JEAN-LUC TIESSET

Jochen Jung, né en 1942 en Allemagne, installé en Autriche, s'est d'abord fait connaître par son activité dans l'édition, qui l'a conduit à fonder sa propre maison : « Jung und Jung Verlag ». Mais il est aussi l'auteur d'une œuvre personnelle appréciée du public et de la critique. Après Venezuela, les éditions Métailié nous offrent aujourd'hui la traduction en français d'un ouvrage publié en 2009.

JOCHEN JUNG

UNE LAME SI DOUCE

trad. de l'allemand par Françoise Toraille

Métailié 120 p., 14 €

Vénézuëla était sous-titré « Petit roman ». Une lame si douce est désigné en allemand comme « Nouvelle », genre particulièrement bien représenté dans la littérature anglo-saxonne, moins dans la tradition française : ceci pour mettre le livre en perspective et le situer par rapport aux intentions de l'auteur comme aux attentes du lecteur. Car le choix de la forme courte n'est pas anodin. L'espace littéraire est trop étroit pour une narration qui s'étendrait dans la durée, tout est ramassé en une journée, lourde de menaces et ouverte à tous les possibles. Si les personnages changent, c'est que, à l'occasion de malheurs ou d'incidents plus ou moins graves, ils prennent soudain conscience de la précarité des certitudes sur lesquelles ils avaient jusque-là édifié leurs vies. Leurs yeux se dessillent, lentement, douloureusement. Le magma de non-dits, de manques, de faux-semblants accumulés au fil des années, cristallise d'un coup, à la faveur d'un imperceptible vacillement des garde-fous qu'ils avaient construits autour d'eux.

Le texte s'ouvre au milieu d'une dispute entre les deux personnages principaux, dispute dont le lecteur n'apprend la raison qu'un peu plus loin, à la fin du cinquième chapitre. Ute et sa fille Ruth sont toutes deux fragilisées par l'imminence d'événements qui les incitent à opérer un retour sur le passé : la mère est vaguement inquiète de voir arriver la cinquantaine (« *L'ombre de son anniversaire proche pesait sur elle* »), la fille est confrontée à la menace d'un cancer. Les voilà donc réunies, attendant l'heure du rendez-vous à l'hôpital qui confirmera ou non le diagnostic.

Dès la première phrase, la fille s'emporte et pose à sa mère la question cruciale qui met en cause leurs vies respectives et la relation qu'elles ont établie entre elles au fil des années : « *Mais l'amour, qu'en sais-tu vraiment ?* » Réponse en deux temps de la mère : « *Tout* », et après une répartie violente de sa fille : « *Rien. Je n'en sais absolument rien.* » Tout le livre apparaît comme une tentative de réponse, la recherche d'un nouvel équilibre tandis que plane le doute sur la survie de Ruth. « *Il s'agit de moi* », dit cette dernière, « *de la vie que tu m'as*

mise entre les bras, il y a un bon moment, comme un paquet noué d'une faveur rose, fière du cadeau que tu me faisais. Mais tu m'as laissée plutôt seule pour l'ouvrir, ton paquet ». Et c'est seule aussi qu'elle aura à affronter le verdict des médecins.

De son côté, Ute a construit sa vie sur un ordre qu'elle pensait solide : une carrière professionnelle réussie, un enfant dont elle a chassé le père, et un homme pour le plaisir... Cet homme, Peter Zumbach, peintre en bâtiment et artiste manqué, est comme le reflet inversé d'Ute : il a eu lui aussi un enfant dont la mère l'a privé (il va jusqu'à lui verser consciencieusement une pension alimentaire, tout en soupçonnant qu'il est victime d'une escroquerie). L'amour avec lui signifie pour Ute la tranquillité, une relation qui, dans sa monotonie même, semble suffire à son bonheur : « *C'était pour elle comme*

si, au cours de ces nuits-là, son conte préféré lui était conté, enfant déjà, elle ne supportait aucun écart d'un texte immuable ». Mais les convictions d'Ute sont bousculées par l'apparition imprévue d'un autre homme, Achim Zotter.

Les deux femmes semblent mues par des forces qui leur échappent, mais qui les ramènent peut-être vers la vie. Et ces forces qui sont à l'œuvre à l'intérieur d'elles-mêmes trouvent chez Ute un écho dans les lieux fréquentés au quotidien. La descente dans le parking de l'hôpital – où elle va rester enfermée en attendant le retour de sa fille – est comme l'entrée dans une « *crypte sans cathédrale* », un abri, une plongée en soi-même. Elle quitte la lumière du jour, « *comme si elle risquait d'y être découverte ou de se tordre dans la clarté comme une larve* ». Ainsi s'établit une correspondance involontaire, mais évidente. Ce que voit Ute prend la couleur de ce qu'elle ressent : une tache d'huile dans le faisceau des phares d'une voiture lui apparaît comme « *le reflet de sa vie, ou tout au moins de cette partie de sa vie avec laquelle elle aimait être en accord* ».

Les choses sont mûres pour l'entrée en scène de Zotter. Ce n'est pas un hasard si leur relation commence par la blessure que celui-ci lui cause maladroitement en claquant la portière de la voiture sur sa main : ainsi se trouve effectivement brisée la carapace qu'Ute avait patiemment construite pour se protéger de l'extérieur. Malgré elle, faisant tout le contraire de ce qu'elle avait l'intention de faire, elle répond ensuite au geste secourable de Zotter et se retrouve blottie contre l'épaule de celui qui n'est encore qu'un inconnu... Car les mots comme les réactions échappent à la logique. Jusqu'où ira la connivence entre eux, « *la tache d'huile, ce message luisant d'un monde caché derrière cette paroi [...]* l'avait-il compris et saurait-il le lui traduire ? » Pour Zotter aussi, la rencontre avec Ute marque un tournant, la fin d'une première vie, symbolisée par la décision qu'il prend de faire poser enfin une pierre tombale sur la sépulture de sa première femme. Mais, du coup, Ute se retrouve avec deux hommes, face à un choix qu'elle ne peut ni ne veut faire. Ainsi fonctionne cette alchimie particulière des relations entre les êtres, qui constitue la trame d'un récit particulièrement bien servi par la traduction de Françoise Toraille.

Il y aura donc un dîner, un repas d'anniversaire où tous vont se retrouver. « *Tout découlerait d'une situation, pas d'un plan* » : la femme qui aimait maîtriser les situations laisse aller les choses, portée par un vent fantasque qui lui rappelle « *qu'à côté de ses intentions, bien d'autres forces étaient à l'œuvre* ». Et ce sera au tour de Zotter de se blesser, bêtement, en ouvrant une huître... Restée seule, Ute regarde « *le léger désordre régnant sur la*

table, se disant que cela représentait de manière assez exacte sa vie, qui désormais avait atteint les cinquante ans ». Elle dresse le bilan, passe en revue les trois êtres qu'elle aime. Aimer... Peut-elle maintenant répondre à la question de sa fille ? Sait-elle enfin ce qu'est l'amour ? Ou a-t-elle tout simplement compris qu'il n'y a rien à comprendre, que la réflexion ne peut pas tout ? Choisira-t-elle entre les deux hommes – ou laissera-t-elle les événements suivre leur cours, naturellement, à leur rythme, à la manière peut-être de l'héroïne de *Jules et Jim* ? Le sommeil la gagne, et la dernière chose qu'elle voit, comme en écho à la tache d'huile sur le mur du parking souterrain, c'est le reflet métallique d'une coquille d'huître oubliée, invitation à s'abandonner aux mondes merveilleux qui échappent à la raison.

« Une lame si douce » : un titre bien choisi pour dépeindre derrière l'antinomie apparente la confusion des sentiments, le jeu subtil des états d'âme, des conflits latents entre la raison et le cœur, entre l'amour d'autrui et l'estime de soi. Si la lame blesse, la blessure peut aussi être douce et salutaire. Mais cette lame tranche-t-elle ?